

— 274 —

Eur rozenn euz ar gaera  
 War he bez 'zo savet,  
 Ma lavar ann dud iaouanc  
 Bozenn ann eürusted.

Canet gant Jannet KERGUIDUFF, à *Taulé* 1850.

---

## PENHERÈS PENNANEC'H

(GWEZ KENTA)

---

Falla maneur a ris biscoaz  
 A oa cousked gant eur manac'h.

Gant eur manac'h am eus cousket,  
 Hennès hen eus ma rouinet.

Balean dre-hol dre ma bro,  
 Làrer manac'hès ac'hanon.

Me em visko en passessant,  
 En aour melenn pe en arc'hant,

Hac hec'h in neuze da Baris,  
 Da zaludin ar Rouc Louis.

'Vel mac'h antreïnn bars en kêr,  
 Creno ar pave en antier,

Ken a lavaro ar Rouc :  
 — Jesus ! arri 'zo eun armé !

Na eo ket eun armé ez ê,  
 Penherès Pennannec'h, 'on-me ;

Me ê penherès Pennanec'h,  
 A zo perc'henn en meur a lec'h,

Hac a zo pell zo o vale,  
 O clasq unan ma eureujfé.

Na gavan den capabl da ze,  
 Nemetoc'h, ma Roue, a ve ?

— 275 —

Une rose des plus belles  
 Sur sa tombe a poussé,  
 Au dire des jeunes gens,  
 (C'est) la rose du bonheur.

Chanté par Jeanne KERGUIDUF, à Taulé, 1850.)

## L'HÉRITIÈRE DE PENNANEC'H

(PREMIÈRE VERSION)

La pire œuvre que je fis jamais  
 Ce fut coucher avec un moine ;

Avec un moine j'ai couché,  
 Celui-là m'a perdue.

N'importe où je marche, par mon pays,  
 On m'appelle moinesse.

Je m'habillerai en passementerie,  
 En or jaune ou en argent,

Et j'irai alors à Paris  
 Saluer le roi Louis.

Sitôt que j'entrerai en ville,  
 Tremblera le pavé tout entier,

Si bien que dira le roi :  
 — Jesus ! il arrive (toute) une armée !

Ce n'est pas une armée que c'est,  
 L'héritière de Pennanec'h je suis.

C'est moi l'héritière de Pennanec'h,  
 Qui suis propriétaire de maint lieu,

Et qui suis depuis longtsmps en marche  
 Cherchant un (homme) qui m'épouse.

Je ne trouve personne capable de le faire  
 A moins que ce ne soit vous, mon Roi !

— 276 —

— Oc'h eureuji na allan ket,  
Iaouankic mad è ma fried ;

Chommit en kèr eur c'houpl bloaio,  
Mar mar-marw fried, m'oc'h eureujo ;

Ze 'zo d'in-me eur gomz diblaz,  
Ober al lez war *vortuaz*.

— Ho mab Dauphin, mar 'man en oad,  
Sire, na mar be se d'ho grad ?

Ar roue coz a lavare  
D'he balefrinier, en de se :

— Kerc'het d'in plun, liou ha paper,  
Evit ma scrivin eul lizer ;

Evit ma scrivin eul lizer  
D'am mab Dauphin da dont d'ar gèr,

D'eureuji penherès Pennanec'h,  
Hac a vò Roue en ma lec'h ;

D'eureuji penherès Pennanec'h,  
Hac a vò roue er palès.

Ar mab Dauphin a lavare  
D'he vamm, al lizer pa lenne :

— Làret d'in, ma mamm, hac è mad  
Ar propoziou 'lâr d'in ma zad ;

Eureuji penherès Pennanec'h,  
Hac a vin roue en peb lec'h ;

Eureuji penherès Pennanec'h,  
Hac a vin roue er palès ?

— Na p'am bô gwelet ar parti,  
Me lâro ha hi a blich d'in.

Tric'houec'h goalennad lienn du  
Ha tric'houec'h all en epinn du

Hec'h a d'ober eur bonnet tro  
Da guz d'ann Dauphin he gernio ;

C'hoaz a lâre ann dogan keiz  
Oa manet he gorn braz er-maës.

— 277 —

— Vous épouser je ne puis pas,  
Bien jeunette est mon épouse ;

Restez en ville une couple d'ans,  
Si mon épouse meurt, je vous épouserai.

C'est là de ma part une parole déplacée,  
(De compter) pour faire la cour sur un décès.

— Votre fils Dauphin, s'il est en âge,  
Sire, et si cela est à votre gré ?...

Le vieux roi disait  
A son palefrenier, ce jour-là :

— Va me chercher plume, encre et papier,  
Pour que j'écrive une lettre ;

Pour que j'écrive une lettre  
A mon fils Dauphin, qui le rappelle à la maison,  
(A l'effet) d'épouser l'héritière de Pennanec'h,  
Et il sera roi à ma place ;

D'épouser l'héritière de Pennanec'h,  
Et il sera roi dans le palais.

Le fils Dauphin disait  
A sa mère, quand la lettre il lisait :

— Dites-moi, ma mère, si elles sont bonnes,  
Les propositions que me fait mon père,

D'épouser l'héritière de Pennanec'h,  
Et je serai roi à sa place ;

D'épouser l'héritière de Pennanec'h,  
Et je serai roi dans le palais.

— Quand j'aurai vu (quel est) ce parti,  
Je dirai si la fille me plaît.

Dix-huit aunes de toile noire  
Et dix-huit autres en épine noire

Vont faire un bonnet  
Pour cacher au Dauphin ses cornes ;

Encore il disait, le pauvre cocu,  
Que sa grande corne était restée dehors !

Chanté par Marguerite PHILIPPE, *septembre, 1868.*